

L'anthropologue est-il un être social ?

Introduction du samedi de REGARDS 8 juin 2013 :

« L'interculturalité en pratiques : dépasser certains dogmes de l'anthropologie ».

Un chercheur peut-il légitimement s'abstraire de sa condition humaine et des prérequis que celle-ci engendre ? En réalité, le chercheur interagit avec ses sens et son corps avec son objet et c'est au travers de cette interaction méthodologiquement cernée que les idées, les concepts émergent. De l'excellence de la méthode retenue va découler leur pertinence, leur adéquation aux enjeux et finalement leur potentielle utilité.

Deux extrêmes s'opposent dont il est capital de se garder :

L'utilitarisme qui cantonne la science dans ses seules applications, récusant l'intérêt d'une réflexion théorique abstraite et pour le coup, je suis un militant convaincu de l'anti-utilitarisme. Et, face à cet extrême néo-libéral l'interdiction d'appliquer les sciences humaines en ce qu'elles seraient ainsi dénaturées, détournées de leur objectif premier.

Plusieurs réponses peuvent être apportées, parmi lesquelles trois viennent à l'esprit :

1) Le registre du pur et de l'impur

Ce registre est à la fois infécond et source de violence, la pureté est une notion subjective auto-affirmée qui mobilise les représentations les plus profondes du propre et du sale, du moi et des autres, du sacré et du profane. Qui se prétend détenteur d'une pure vérité face à des impurs ignorants s'arroge le lieu du tyran qui promulgue l'appartenance à l'un ou l'autre des registres, et décide de l'élimination des déchets impurs.

2) La sociologie est un sport de combat

Bourdieu montrait bien en son temps qu'il était absurde de prétendre porter un regard neutre et dénué de préconcepts sociaux sur ses contemporains. Il montrait à quel point les volontés d'ignorance et de masquage des enjeux politiques et sociaux exigeaient de la part du chercheur une énergie telle qu'elle nécessitait un considérable engagement personnel et éthique.

Deux postures d'engagement peuvent alors être à l'œuvre :

Celle du chercheur qui trouve « naturelle » et « aller de soi » une certaine analyse sociale, ainsi que les éléments qui fondent le vivre ensemble au travers desquels il va décrypter la réalité. Le chercheur considère alors être détenteur d'une méthodologie qui lui permet d'afficher une prétendue neutralité et objectivité, alors qu'il ne reflète que le politiquement correct. Cette posture confine à l'aveuglement qui tord la réalité sans se donner les moyens de reconnaître les effets de cette distorsion. Ce fut celle de nombreux ancêtres ethnologues coloniaux de l'anthropologie.

L'autre posture vise à expliciter ces éléments et ouvertement et lucidement prétend trouver dans la réalité ce qui interfère positivement ou négativement avec ce qu'il pense (en affirmant cette subjectivité) être le mieux vivre ensemble. Cette posture traduit l'engagement de nombre d'intervenants sociaux en termes d'émancipation, de distribution des pouvoirs, d'équité, etc. Certes il ne sera pas question d'occulter tel ou tel aspect de la réalité qui contrevient à ces principes mais de

ne pas se leurrer sur les autres enjeux que scientifiques qu'ils représentent aux yeux du chercheur et de la distorsion qui en résulte.

L'exemple type est l'excision : décrire ses enjeux et ses impacts dans la conjugalité des populations où elle se pratique ne veut pas dire en soutenir le principe. Au contraire, lorsque la question se pose en contexte français (et non sur place où seules les autorités locales ont la légitimité pour agir), connaître ces dimensions permet d'accompagner les mamans en doute.

3) La chaleur des sciences de l'homme

Les sciences humaines par définition travaillent avec une pâte labile et inconstante. La froide clinique rationnelle et industrielle dont l'efficacité sur des produits standardisés n'est plus à démontrer n'a, malgré toutes ses tentatives, qu'une prise lointaine sur l'hétérogénéité et l'inconstance des humains. Il s'agit alors d'une science chaude, mais qui pour le coup ne peut se dissocier de la chaleur du chercheur, de sa propre inconstance et de son équilibre hormonal. On retrouve ici la nécessité d'analyser cette posture humaine dans ses effets sur la perception de la réalité.

Chacun de ces registres doit donc nous inciter à plus de prudence et d'humilité à l'égard de ce qui serait potentiellement « abâtardi » par le travail de terrain, alors que ce serait plutôt l'inverse, ce dernier enrichissant et actualisant la connaissance, dans ce qu'on pourrait surnommer une « théorie ancrée permanente ». Il n'y aurait donc pas de pur et d'impur en anthropologie, pas même de dualité entre fondamental et appliqué, mais une multitude de façons de faire de l'anthropologie, toutes acceptables dès lors qu'elles se soumettent à la critique et à l'analyse du respect de certains principes éthiques, eux-mêmes régulièrement revisités.

L'anthropologie est donc un mouvement perpétuel et, tant qu'elle contribue à faire avancer la connaissance de l'homme, tant qu'elle peut aussi lever les malentendus et permettre une meilleure compréhension, tant qu'elle peut mettre au jour les conflits larvés ou délibérément masqués, tant que cette démarche s'inscrit dans un pragmatisme qui s'affirme avoir pour objectifs de lutter contre les processus de domination et d'aliénation, et de chercher la meilleure résolution des conflits, je pense profondément que la discipline anthropologique conservera toute sa légitimité pour l'intervention sociale.